

JONATHAN
SAFRAN
FOER

L'AVENIR DE LA
PLANÈTE
COMMENCE
DANS NOTRE
ASSIETTE

POINTS

Né en 1977, Jonathan Safran Foer est l'auteur de *Tout est illuminé*, *Extrêmement fort et incroyablement près*, *Faut-il manger les animaux ?* et *Me voici*, qui ont tous rencontré un très grand succès public et critique.

DU MÊME AUTEUR

Tout est illuminé

Éditions de l'Olivier, 2003
et « Points », n° P1183

Extrêmement fort et incroyablement près

Éditions de l'Olivier, 2006
et « Points », n° P1746

Faut-il manger les animaux ?

Éditions de l'Olivier, 2011
et « Points », n° P2780

Me voici

Éditions de l'Olivier, 2017
et « Points », n° P4857

Jonathan Safran Foer

L'AVENIR
DE LA PLANÈTE
COMMENCE
DANS NOTRE
ASSIETTE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marc Amfreville*

Éditions de l'Olivier

Les extraits des articles suivants sont reproduits
avec l'aimable autorisation du *New York Times* :

Extrait de « Learning How to Die in the Anthropocene »
de Roy Scranton
Article du *New York Times*, ©The New York Times, 2013
Tous droits réservés.

Extrait de « Raising My Child in a Doomed World » de Roy Scranton
Article du *New York Times*, ©The New York Times, 2018
Tous droits réservés.

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

We Are the Weather : Saving the Planet Begins at Breakfast

ÉDITEUR ORIGINAL

Farrar, Strauss & Giroux, 2019

ISBN 978-2-7578-8268-9

© Jonathan Safran Foer, 2019

© Éditions de l'Olivier, 2019, pour l'édition en langue française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Sasha et Cy, Sadie et Theo,
Leo et Bea*

I

INCROYABLE

Les fins qui tuent

La plus ancienne des lettres de suicide a été écrite dans l'Égypte ancienne il y a environ quatre mille ans. Son traducteur original l'avait intitulée : « Discussion avec son âme d'un homme las de la vie ». La première ligne en était : « J'ai ouvert la bouche pour m'entretenir avec mon âme et répondre à ce qu'elle avait à me dire. » Oscillant entre prose, dialogue et poésie, la suite déploie les efforts d'une personne qui veut persuader son âme d'accepter le suicide.

J'ai appris l'existence de cette lettre en lisant *Les Fins qui tuent*, une compilation de faits et d'anecdotes qui comprend aussi les dernières volontés de Virgile et de Houdini ; des élégies adressées au dronte et à l'eunuque ; et des données sur l'histoire des fossiles, de la chaise électrique et de l'obsolescence programmée. Je n'étais pas un enfant particulièrement morbide, pourtant, pendant des années, jamais je ne me séparais de ce livre de poche qui, lui, l'était.

Les Fins qui tuent m'a aussi appris que, chaque fois que je respire, j'inhale des molécules émanant du dernier souffle de Jules César. Cette idée me fascinait – la compression magique du temps et de l'espace, le lien qui s'établissait entre ce qui tenait de l'histoire légendaire et une vie quotidienne passée à ratisser les

feuilles d'automne et à m'abrutir devant des jeux vidéo à Washington.

Les implications de cette découverte étaient presque incroyables. Si je venais d'absorber le dernier souffle de César (*Toi aussi, mon fils !*), alors je devais également avoir inhalé celui de Beethoven (*Une fois au paradis, j'entendrai*), et celui de Darwin (*Je n'ai pas le moins du monde peur de mourir*). Sans parler de celui de Franklin Roosevelt, de Rosa Parks et d'Elvis Presley, des Pères Pèlerins et des Indiens d'Amérique qui avaient assisté au premier banquet de Thanksgiving, de l'auteur de la première lettre de suicide, et même du grand-père que je n'avais jamais connu. Éternel descendant de survivants, j'imaginai le dernier souffle de Hitler traversant les trois mètres du toit de son bunker, les dix mètres de terre allemande et les roses piétinées de la chancellerie du Reich, puis s'engouffrant dans le front de l'Ouest avant de franchir l'océan Atlantique et, quarante ans plus tard, de gagner la fenêtre du premier étage de la chambre de mon enfance, où il se gonflait comme un ballon funeste.

Et si j'avais absorbé leur *dernier* souffle, j'avais également dû inhaler leur *premier*, et chacune de leurs inspirations entre les deux. Ainsi d'ailleurs que le souffle de chaque être vivant. Et pas seulement celui des humains, mais de tous les autres animaux : la gerboise confiée par l'institutrice aux soins de ma famille ; les poules encore chaudes que ma grand-mère avait plumées en Pologne, le dernier râle du dernier pigeon voyageur. À chaque inhalation, j'absorbais toutes les péripéties de la vie et de la mort sur Terre. Cette idée m'offrait une vision panoramique de l'histoire : une immense toile tissée à partir d'un fil unique. Quand Neil Armstrong a posé le pied sur la Lune en prononçant : « Un petit pas pour

l'homme... », il a expulsé, dans un monde de silence, à travers la visière en polycarbonate de son casque, les molécules du célèbre « *Eurêka !* » clamé par Archimède, alors que le philosophe courait nu dans les rues de l'antique Syracuse au moment où il venait de découvrir que l'eau du bain déplacée par son corps était égale à la masse de celui-ci. (Armstrong allait abandonner sa botte sur la Lune pour compenser le poids des pierres qu'il voulait en rapporter.) Lorsque Alex, un perroquet gris africain, qui avait atteint le niveau de langue d'un enfant de cinq ans, avait proféré ses derniers mots – « Sois bien sage, à demain. Je t'aime » –, il avait aussi exhalé le halètement des chiens de traîneau qui tiraient Roald Amundsen à travers des étendues de glace, qui ont fondu depuis, et libéré les rugissements des fauves exotiques ramenés au Colisée pour y être massacrés par des gladiateurs. Ce que je trouvais le plus étonnant dans tout cela, c'est que j'avais ma place dans cette chaîne, je ne pouvais pas y échapper.

La fin de César a également constitué un début : son autopsie fut l'une des premières jamais pratiquées, ce qui a permis de savoir qu'il avait reçu vingt-trois coups de poignard. Les lames d'acier ont disparu. Sa toge maculée de sang a disparu. La Curie de Pompée, où il a été assassiné, et la métropole dans laquelle celle-ci se situait ne sont plus que des ruines. L'Empire romain, qui couvrait autrefois 3 millions de kilomètres carrés et regroupait plus de 20 % de la population mondiale, et dont l'anéantissement était aussi unimaginable que celui de la planète elle-même, a disparu.

Il est difficile d'imaginer un artefact de civilisation plus éphémère qu'un souffle. Mais il est impossible d'en concevoir un plus durable

Malgré tous mes souvenirs précis, *Les Fins qui tuent* n'a jamais existé. Quand j'ai essayé de retrouver les traces de cette publication, j'ai déniché à la place un livre de Charles Panati, intitulé *Extraordinary Endings of Practically Everything and Everybody*, paru alors que j'avais douze ans. Ce livre contient des pages consacrées à Houdini, à l'histoire des fossiles, et à beaucoup d'autres sujets dont je me souvenais, mais rien sur le dernier souffle de César, et rien sur la « Discussion avec son âme... », dont j'avais dû entendre parler autre part. Ces petites corrections m'ont troublé – non pas parce qu'elles étaient importantes en soi, mais parce que mes souvenirs étaient si vifs.

J'ai été davantage déconcerté encore en enquêtant sur la première lettre de suicide et en réfléchissant à son titre – ou au fait même qu'elle en ait un. Que notre mémoire soit défaillante est déjà assez dérangent, mais la perspective que nous fassions à notre tour l'objet de semblables défaillances de la part de ceux qui viendront après nous est profondément bouleversant. Rien ne prouve aujourd'hui que l'auteur de cette première lettre de suicide soit effectivement passé à l'acte. « J'ai ouvert la bouche pour m'adresser à mon âme », écrit-il au début. Mais c'est l'âme qui a le dernier mot, poussant l'homme à « s'accrocher à la vie ». Nous ne savons rien de la réaction de l'intéressé. Il est totalement possible que cette controverse avec son âme se soit soldée par le choix de la vie, retardant ainsi le dernier souffle de l'auteur. Peut-être cette confrontation avec la mort a-t-elle donné lieu à un exemple captivant de survie. Rien ne ressemble plus à une lettre de suicide que son exact contraire.

Pas un sacrifice

Durant la Seconde Guerre mondiale, les habitants des villes américaines sur la côte Est pratiquaient l'extinction des feux à la tombée du jour. Aucun danger imminent ne les menaçait directement ; le but de ce black-out était d'empêcher les sous-marins allemands d'utiliser l'arrière-plan des lumières urbaines pour repérer et détruire les bateaux quittant le port.

Tandis que la guerre se poursuivait, on a pratiqué ces couvre-feux dans toutes les villes du pays, même celles qui se trouvaient loin de la côte, afin d'immerger les civils dans un conflit dont les horreurs étaient hors de vue, mais dont l'issue victorieuse allait nécessiter une action collective. Il fallait rappeler aux Américains que la vie telle qu'ils la connaissaient pouvait être anéantie, et l'obscurité était une façon de braquer un projecteur sur la réalité de cette menace. Les pilotes de l'aviation civile étaient encouragés à sillonner le ciel au-dessus du Middle West à la recherche d'appareils ennemis, en dépit du fait qu'aucun avion de combat allemand à l'époque n'aurait été capable de voler aussi loin. La solidarité était un facteur important, même si pareils gestes auraient été ridicules – pour ne pas dire suicidaires – s'ils étaient restés les seuls accomplis. La Seconde Guerre mondiale n'aurait jamais

été gagnée sans ces actions menées aux États-Unis, à l'impact psychologique tangible : des gens ordinaires s'unissaient pour soutenir la grande cause commune. Durant la guerre, la production industrielle a augmenté de 96 %. Les Liberty Ships, des cargos qu'on mettait huit mois à construire au début du conflit, étaient désormais livrés en quelques semaines. Le *Robert E. Peary* – un Liberty Ship composé de 250 000 pièces et pesant environ 7 000 tonnes – fut assemblé en quatre jours et demi. En 1942, des entreprises qui fabriquaient autrefois des voitures, des réfrigérateurs, du mobilier de bureau en métal et des lave-linge se sont mises à produire du matériel militaire. Les usines de lingerie ont entrepris de confectionner des filets de camouflage, des calculatrices ont été transformées en pistolets, et des sacs d'aspirateur en forme de poumons furent transplantés à l'intérieur de masques à gaz. Des retraités, des femmes et des étudiants ont rejoint la population active – de nombreux États ont changé leur code du travail pour permettre à des adolescents de se mettre à l'ouvrage. Des biens de consommation courante comme le caoutchouc, les boîtes de conserve, le papier aluminium et le bois furent collectés pour être réutilisés dans l'effort général. Les studios d'Hollywood ont offert leur concours en produisant des films d'actualités, des longs métrages antifascistes et des dessins animés patriotiques. Des célébrités ont encouragé l'achat d'obligations de guerre, et certaines stars, comme Julia Child, sont devenues espionnes.

Le Congrès a augmenté le nombre de contribuables en abaissant le montant du revenu minimum imposable et en réduisant les niches fiscales et les déductions personnelles. En 1940, seuls 10 % des travailleurs américains

s'acquittaient de l'impôt fédéral sur le revenu. En 1944, ce nombre était passé à près de 100 %. Le taux d'imposition pour la tranche la plus haute s'élevait alors à 94 %, tandis que le revenu soumis à cette tranche était divisé par vingt-cinq.

Le gouvernement a décidé, et les Américains ont accepté, que les prix du nylon, des bicyclettes, des chaussures, du bois de chauffe, de la soie et du charbon soient contrôlés. L'essence fut strictement régulée, et la vitesse limitée à cinquante kilomètres-heure dans tout le pays pour réduire les dépenses de carburant et la consommation de caoutchouc. Des affiches commanditées par l'État recommandaient le covoiturage en annonçant : « SEUL dans votre voiture, vous roulez pour Hitler ! »

Les agriculteurs, en nombre significativement réduit et avec beaucoup moins d'équipement, ont augmenté leur rendement, et des fermiers néophytes ont planté des « jardins de la Victoire » : de micro-exploitations dans les arrière-cours et les terrains vagues. La nourriture fut rationnée, en particulier le sucre, le café et le beurre. En 1942, le gouvernement a lancé une campagne appelée « Partager la viande » pour inciter chaque adulte à limiter sa consommation hebdomadaire de viande à environ un kilo. Au Royaume-Uni, il s'en consommait approximativement la moitié. (Cette décision collective de se serrer la ceinture a entraîné une amélioration générale de la santé.) En juillet 1942, les studios Disney ont produit un dessin animé pour le ministère de l'Agriculture, intitulé *L'alimentation va nous faire gagner la guerre*, qui présentait l'agriculture comme un pilier de la sécurité nationale. L'Amérique avait deux fois plus d'agriculteurs que les puissances de l'Axe ne possédaient de soldats. « Leurs armes,

les cohortes de machines agricoles, sont les divisions blindées du front de l'alimentation : des bataillons de moissonneuses-batteuses, des régiments de camions, des unités de faucheuses de maïs, d'arracheuses de pommes de terre, de machines à planter, des colonnes de trayeuses. »

Le soir du 28 avril 1942, cinq mois après le bombardement de Pearl Harbor, au cœur donc de l'effort de guerre des États-Unis, des millions d'Américains se sont rassemblés autour de leurs transistors pour écouter le discours que leur adressait le président Roosevelt, devant sa cheminée, dans lequel il leur donnait des informations sur l'avancée du conflit et détaillait les défis qui les attendaient, y compris ce qui allait être demandé aux civils :

Nous n'avons pas tous le privilège de combattre nos ennemis à l'autre bout du monde. Nous n'avons pas tous le privilège de travailler dans une usine d'armement, un chantier naval, ou une ferme, ou encore dans des champs pétrolifères ou des mines, pour produire des armes et des matières premières nécessaires à nos forces armées, mais il existe un front et une bataille où chacun aux États-Unis – chaque homme, chaque femme, chaque enfant – est au combat, où il ou elle aura le privilège de continuer à lutter durant toute la durée de cette guerre. Ce front est ici, chez nous, au cœur de nos vies quotidiennes et de nos tâches journalières. Ici, au pays, chacun aura le privilège de se comporter avec l'abnégation nécessaire, non seulement pour alimenter nos soldats, mais également pour maintenir la structure économique de notre pays sur des bases solides et lui assurer la sécurité durant la guerre et après. Cela exigera, bien sûr, de renoncer au superflu, mais aussi à beaucoup de nos habitudes de confort. Chaque

citoyen américain loyal est conscient de ses responsabilités individuelles. [...] Comme je l'ai déclaré au Congrès, hier, « sacrifice » n'est pas exactement le mot qui convient pour décrire l'abnégation nécessaire. Quand, à la fin de cet immense combat, nous aurons réussi à sauver les valeurs de la liberté, ce n'est pas à un « sacrifice » que nous aurons consenti.

Devoir verser au gouvernement 94 % de vos revenus est une très lourde charge. Être rationné dans son alimentation est un défi significatif. Ne pas pouvoir rouler plus vite qu'à cinquante kilomètres-heure est source de frustration. Devoir éteindre l'électricité la nuit est légèrement irritant.

Malgré l'impression partagée par de nombreux Américains que la guerre avait lieu *loin là-bas*, un peu d'obscurité semblait un effort raisonnable à exiger de citoyens qui étaient, après tout, à l'abri *ici*. Comment jugerions-nous quelqu'un qui, au milieu d'un immense conflit visant à sauver non seulement des millions de vies mais aussi *les valeurs de la liberté*, aurait estimé qu'éteindre la lumière représentait un trop grand sacrifice ?

Bien sûr, la guerre n'aurait pas pu être gagnée uniquement par ces actions collectives – la victoire a exigé la présence de seize millions de soldats américains, coûté plus de quatre mille milliards de dollars, et requis les forces armées d'une douzaine d'autres pays. Mais imaginons que la guerre n'ait pas pu être gagnée sans ces actions quotidiennes. Imaginons qu'empêcher les drapeaux nazis de flotter dans le ciel de Londres, Moscou et Washington ait rendu nécessaire d'actionner chaque soir les interrupteurs. Imaginons que les quelque dix millions et demi de Juifs qui restent dans le monde

n'aient pas pu être sauvés sans ces heures d'obscurité.
Alors, comment considérerions-nous l'abnégation des
citoyens ?

*Ce n'est pas à un « sacrifice » que nous aur[i]ons
consenti.*

Pas une bonne histoire

Le 2 mars 1955, une femme afro-américaine montait dans un bus à Montgomery, Alabama, et refusait de céder sa place à un passager blanc. N'importe quel(le) enfant américain(e) pourrait rejouer cette scène avec cœur, tout aussi sûrement qu'il ou elle pourrait recréer le premier banquet de Thanksgiving (en sachant ce qu'il signifiait), jeter des ballots de thé du bastingage d'un bateau en carton (en sachant ce que cela signifiait) et arborer un chapeau haut de forme en papier en récitant le discours d'Abraham Lincoln à Gettysburg (en sachant ce qu'il signifiait).

Vous pensez sans doute que vous connaissez le nom de cette première femme à avoir refusé de monter à l'arrière d'un bus, mais il est tout aussi probable que non. (Moi-même, je l'avais oublié jusque très récemment.) Et ce n'est ni un hasard ni un accident. Dans une certaine mesure, le triomphe du Mouvement des droits civiques exigeait que l'on oublie Claudette Colvin.

*

La menace principale qui pèse sur la vie humaine – la coïncidence des situations d'urgence que représentent des ouragans toujours plus forts et la montée du niveau

des mers d'une part, la multiplication des épisodes de sécheresse et la baisse des ressources en eau d'autre part, l'augmentation des zones mortes des océans, les vagues massives d'insectes nuisibles et la disparition quotidienne de forêts et d'espèces – n'est pas considérée par la plupart des gens comme une « bonne histoire ». Lorsqu'il arrive que la crise planétaire nous importe, elle a tendance à apparaître comme une guerre livrée *loin là-bas*. Nous sommes conscients des enjeux vitaux et de l'urgence, mais même quand nous savons qu'une guerre pour notre survie fait rage, nous ne nous sentons pas au cœur du conflit. Cette distance entre la conscience et le ressenti a pour conséquence que même ceux qui réfléchissent et s'engagent politiquement – ceux qui veulent agir – ont du mal à le faire.

Quand des bombardiers volent au-dessus de nos têtes, comme c'était le cas pendant la guerre à Londres, il va sans dire que chacun pense à éteindre l'électricité. Mais quand les bombardements ont lieu loin de la côte, ça ne va plus sans dire, même si le danger ultime est tout aussi grand. Et quand les bombardements se produisent de l'autre côté de l'océan, il peut être difficile de croire à leur réalité, même si l'on sait parfaitement qu'ils sont en train de se déchaîner. Si nous n'agissons pas avant d'avoir ressenti la crise que nous appelons curieusement « environnementale » – comme si la destruction de notre planète était de l'ordre du contexte –, chacun se retrouvera à devoir résoudre un problème qui ne pourra déjà plus l'être.

Prendre en compte le caractère lointain de la crise planétaire demande un immense effort d'imagination. Il est épuisant d'envisager la complexité et l'échelle des menaces qui pèsent sur nous. Nous savons que le dérèglement climatique est lié à la pollution, au carbone,

à la température des océans, à la disparition des forêts tropicales et des glaciers... mais la plupart d'entre nous trouverions difficile d'expliquer comment notre conduite individuelle et collective accélère les vents des ouragans d'environ cinquante kilomètres par heure ou contribue à créer un vortex polaire qui rend le climat de Chicago plus rigoureux que celui de l'Antarctique. Et nous trouvons aussi difficile de nous rappeler combien le monde a déjà changé : nous ne reculons pas devant des propositions comme la construction d'une digue de quinze kilomètres de long autour de Manhattan, nous acceptons de payer des primes d'assurance de plus en plus élevées, et la réalité de conditions climatiques extrêmes – les incendies de forêt qui s'attaquent aux métropoles, les déluges annuels censés ne se produire qu'une fois par millénaire, la multiplication du nombre de victimes des records de chaleur –, tout cela nous apparaît aujourd'hui comme une simple question de météo.

En plus de ne pas constituer une histoire facile à raconter, la crise planétaire s'est révélée ne pas être une *bonne histoire*. Non seulement elle ne nous convainc pas, mais elle ne nous intéresse même pas. Captiver et transformer sont les ambitions fondamentales du militantisme et de l'art, c'est pourquoi le dérèglement climatique connaît si peu de succès dans ces deux domaines. De façon révélatrice, le sort de notre planète occupe une place moins importante encore dans la littérature que dans le débat culturel au sens large, même si la majeure partie des écrivains se considèrent particulièrement sensibles au fait que les réalités de notre monde sont sous-représentées. Sans doute parce que les écrivains sont aussi particulièrement sensibles aux genres d'histoires qui « fonctionnent ». Celles qui perdurent dans notre culture – légendes, textes sacrés, mythes, certains

épisodes historiques – ont des intrigues cohérentes, il s’y déroule des actions marquantes entre des méchants et des gentils clairement identifiés, et elles se terminent par des conclusions morales. D’où l’instinct qui pousse à présenter le dérèglement climatique – si tant est qu’on se donne la peine de le présenter – comme un événement dramatique, apocalyptique, envisagé dans le futur (plutôt que comme un processus aléatoire et progressif au cours du temps), et à dépeindre l’industrie des énergies fossiles comme l’incarnation de la destruction (plutôt que comme une des nombreuses forces qui devraient requérir notre attention). La crise planétaire – abstraite et complexe comme elle est, lente à se manifester comme elle est, et en manque de porte-parole iconiques et de moments représentatifs – semble impossible à décrire d’une manière qui soit à la fois fidèle à la vérité et captivante.

*

Claudette Colvin avait été la première femme à se faire arrêter pour avoir refusé de changer de place dans le bus à Montgomery. Rosa Parks – le nom que la plupart d’entre nous connaissons – n’est entrée en scène que neuf mois plus tard. Et quand est venu le moment pour elle de s’opposer à la ségrégation dans les bus, elle n’était pas, au contraire de ce que raconte l’histoire, une couturière épuisée qui rentrait chez elle à la fin d’une longue journée de travail. C’était une militante des droits civiques (la secrétaire de la section locale de la NAACP*), qui avait participé à des forums consacrés à

* National Association for the Advancement of Colored People : Association de défense des droits des Afro-Américains. (Note du traducteur.)

la justice sociale, fréquemment déjeuné avec des avocats influents et participé à la mise au point de la stratégie du mouvement. Rosa Parks avait quarante-deux ans, elle était mariée, venait d'une famille respectée. Claudette Colvin n'avait que quinze ans, elle était enceinte d'un homme plus âgé et marié de surcroît, et elle venait d'une famille pauvre. Les responsables des droits civiques – y compris Rosa Parks elle-même – ont jugé la biographie de Claudette Colvin trop imparfaite, son caractère trop instable pour faire d'elle l'héroïne du mouvement qui émergeait : l'incident ne ferait pas une assez « bonne histoire ».

Le christianisme se serait-il tellement répandu si, au lieu d'être crucifié, Jésus s'était noyé dans son bain ? Le journal d'Anne Frank serait-il si largement lu aujourd'hui si elle avait été une quinquagénaire cachée dans un placard, plutôt qu'une jeune fille à la beauté étonnante, dissimulée derrière une bibliothèque ? Dans quelle mesure le cours de l'histoire a-t-il été influencé par le haut-de-forme de Lincoln, le pagne de Gandhi, la moustache de Hitler, l'oreille de Van Gogh, la scansion de Martin Luther King, le fait que les tours jumelles avaient sans doute été les deux édifices les plus facilement croqués de la planète ?

L'histoire de Rosa Parks est à la fois un épisode bien réel qui appartient à l'histoire et une fable destinée à faire date. Comme ces photographies iconiques des soldats qui hissent leur drapeau à Iwo Jima, le couple qui s'embrasse dans *Le Baiser de l'Hôtel de Ville* de Robert Doisneau, et le laitier qui traverse les décombres de Londres bombardée, la photographie de Rosa Parks dans son bus était un montage. L'homme assis derrière elle n'était pas un partisan convaincu de la ségrégation, mais un journaliste plein de sympathie pour le mouvement de

l'égalité des droits. Et comme elle devait le reconnaître elle-même plus tard, les choses ne s'étaient pas passées aussi simplement qu'on les avait racontées – ni d'une façon aussi mémorable –, elle n'était pas une femme fatiguée à qui on avait ordonné de regagner le fond du bus. Elle a néanmoins incarné la version la plus édifiante des événements parce qu'elle avait compris la puissance d'un récit. Rosa Parks s'est montrée courageuse en étant l'héroïne de son histoire, mais réellement héroïque pour avoir su en être l'un(e) des auteur(e)s.

Ce n'est pas seulement avec le recul qu'une histoire devient bonne. Les bonnes histoires font l'Histoire avec un grand H. Pour ce qui concerne le sort de notre planète – qui est aussi celui de notre espèce –, il y a là un problème sérieux. Comme l'a exprimé le spécialiste de biologie marine et réalisateur Randy Olson : « Le climat est sans doute le sujet le plus ennuyeux que le monde scientifique ait jamais eu à présenter au public. » La majorité des tentatives pour faire de cette crise un récit sont soit de la science-fiction, soit déconsidérées comme telle. Il y a très peu de versions de l'histoire du dérèglement climatique que les enfants d'une école maternelle pourraient recréer, et il n'en est aucune qui puisse émouvoir leurs parents jusqu'aux larmes. Il semble fondamentalement impossible de faire pénétrer la catastrophe telle que nous la voyons se profiler à distance dans l'ici et le maintenant du ressenti. Comme l'écrivain Amitav Ghosh l'a exprimé dans son livre *The Great Derangement* : « La crise du climat est aussi une crise culturelle, et donc de l'imagination. » Je dirais pour ma part que c'est une crise de *croyance*.

Savoir ne suffit pas

En 1942, un jeune catholique de dix-huit ans, engagé dans la résistance polonaise, Jan Karski, se vit confier une mission qui le conduisit à passer de la Pologne occupée par les nazis à Londres, et ensuite en Amérique, pour prévenir les dirigeants du monde du crime que les Allemands étaient en train de perpétrer. Se préparant pour ce voyage, il rencontra plusieurs groupes de résistants afin d'accumuler les informations et les témoignages à apporter à l'Ouest. Dans ses Mémoires, il rapporte sa rencontre avec le responsable du Bund, l'Alliance socialiste juive :

Le chef du Bund s'approcha de moi en silence. Il saisit mon bras avec une telle violence que j'en eus mal. Je plongeai le regard dans ses yeux fixes et fous, ému par la douleur intolérable que j'y lisais.

« Dis aux représentants des communautés juives qu'il ne s'agit pas ici de politique ni de tactique. Dis-leur qu'il faut ébranler la terre jusque dans ses fondations, le monde doit être mis sens dessus dessous. Peut-être alors qu'il se réveillera, comprendra, ressentira. Dis-leur qu'ils doivent trouver la force et le courage de faire des sacrifices auxquels aucun autre responsable politique n'a jamais dû consentir, des sacrifices aussi douloureux et uniques que le sort des nôtres qui meurent. C'est exactement ce qu'ils ne comprennent

pas. Les objectifs et les méthodes des Allemands sont sans précédent dans l'histoire. Les démocraties doivent réagir d'une façon qui soit, elle aussi, sans précédent, choisir des méthodes de réponse inédites...

Tu me demandes quel plan d'action je suggère aux représentants de la communauté juive. Dis-leur de se rendre dans tous les bureaux et les sièges des organisations de premier plan en Angleterre et aux États-Unis. Dis-leur de ne pas quitter les lieux avant d'avoir obtenu des garanties que quelque chose a été décidé pour sauver les Juifs. Dis-leur de ne rien accepter à boire ou à manger, qu'ils acceptent l'agonie tandis que le monde les regarde. Qu'ils meurent. Voilà qui pourrait secouer la conscience du monde. »

Après avoir survécu à un voyage aussi périlleux qu'on peut l'imaginer, Karski parvint à Washington en juin 1943. Là, il rencontra Felix Frankfurter, juge à la Cour suprême, un des plus grands esprits juridiques de l'histoire américaine, lui-même juif. Après avoir entendu le récit de Karski sur l'évacuation du ghetto de Varsovie et sur l'extermination dans les camps de la mort, après lui avoir posé une série de questions de plus en plus précises (« quelle est la hauteur du mur qui sépare le ghetto du reste de la ville ? »), Frankfurter arpena le bureau en silence, s'assit dans son fauteuil et déclara : « Monsieur Karski, un homme comme moi, quand il s'adresse à un homme comme vous, doit être totalement franc. Il me faut donc vous dire que je ne crois pas à ce que vous m'avez raconté. » Quand celui qui accompagnait Karski plaida la cause du résistant polonais auprès du juge, ce dernier répondit : « Je n'ai pas dit que ce jeune homme mentait. J'ai dit que je ne parvenais pas à le croire. Mon cerveau, mon cœur sont faits de telle façon que je ne peux pas l'accepter. »

Frankfurter ne remettait pas en question la véracité du témoignage de Karski. Il ne contestait pas le fait que les Allemands étaient en train d'assassiner systématiquement les Juifs d'Europe – sa propre famille. Et il n'expliqua pas non plus, aussi convaincu et horrifié qu'il fût, qu'il n'y avait rien qu'il puisse faire. À la place, il mit en avant son incapacité à croire à la vérité et insista sur la pleine mesure qu'il prenait de cette incapacité. La conscience de Frankfurter n'avait pas été secouée.

Nos cerveaux et nos cœurs sont façonnés de manière à pouvoir accomplir certaines tâches, mais peu préparés à en réaliser d'autres. Nous savons très bien calculer le trajet d'un ouragan, mais nous sommes démunis quand il s'agit de décider comment l'éviter. Parce que nous avons connu une évolution pendant des centaines de millions d'années, dans des cadres qui ressemblent assez peu au monde moderne, nous sommes souvent amenés à éprouver des peurs, des indifférences et des désirs qui sont inadéquats et ne constituent pas une réponse adaptée aux réalités présentes. Nous sommes irrésistiblement attirés par la satisfaction de besoins immédiats et topiques – nous avons terriblement envie, par exemple, de graisse et de sucre (extrêmement nocifs pour des gens qui vivent dans un monde où on les trouve aussi facilement) ; nous témoignons d'une hypervigilance à l'égard de nos enfants qui escaladent les cages à poule (alors qu'il existe tellement de risques bien plus grands pour leur santé que nous négligeons, tels que la surconsommation de graisse et de sucre) – tout en demeurant indifférents à tout ce qui représente potentiellement un danger mortel, mais qui sévit *loin là-bas*.

Dans une étude récente, Hal Hershfield, psychologue à l'université de UCLA, a dévoilé que, quand on demandait à des sujets d'imaginer la personne qu'ils seraient

plus tard – même seulement dix ans plus tard –, l'activité de leur cerveau, telle qu'elle apparaissait à l'IRM, offrait davantage de ressemblances avec les images produites lorsqu'ils décrivaient des inconnus qu'avec celles où ils se dépeignaient dans le présent. Cependant, quand on leur montrait des images virtuelles d'eux-mêmes à un âge plus avancé, cette disparité reculait et leur comportement se modifiait. Lorsqu'on leur avait demandé comment ils répartiraient une somme de mille dollars entre quatre options – un cadeau pour un être cher, une distraction, un compte en banque ou un fonds de pension –, les sujets auxquels on avait présenté leurs avatars vieillissants ont placé pratiquement deux fois plus d'argent dans les fonds de retraite que ceux qui n'avaient pas été confrontés à ces images.

Il a été largement démontré que les réactions émotionnelles sont intensifiées par le caractère tangible d'une situation. Les chercheurs ont décrit un certain nombre de « préjugés de sympathie » susceptibles de susciter l'intérêt d'un témoin : le fait que la victime soit connue (la possibilité de visualiser les détails de sa souffrance), l'effet de groupe (la suggestion d'une proximité sociale avec elle), et l'effet de sympathie dépendant du contexte précis (la présentation de l'état de la victime comme non pas seulement inquiétant mais en voie d'aggravation). Un groupe de chercheurs a réalisé une expérience de collecte de fonds par courrier auprès de deux cent mille donateurs potentiels. Si la détresse de la cible était présentée comme accidentelle plutôt que chronique, les dons augmentaient de 33 %. Si le donateur et la cible partageaient la même religion, les dons montaient de 55 %. Si le courrier fournissait le nom d'un individu, au contraire de désigner un